



ommaire

► Événement ◄

Le *Trio opus 63*, une création beethovénienne à Ecully 2

► Ludwig van Beethoven : l'homme ◄

Ludwig van Beethoven, sa vie, son œuvre (7^e partie) 4

► Dossier : Berlioz, Wagner, Gounod, Furtwängler et Nietzsche évoquent Beethoven ◄

L'influence de Beethoven sur Wagner 19

La compréhension de l'œuvre de Beethoven

par Berlioz, Wagner et Nietzsche..... 30

Charles Gounod et Ludwig van Beethoven 64

Wilhelm Furtwängler, un passionné de Beethoven..... 68

► Beethoven et la musique ◄

Beethoven et le Quatuor à cordes 73

► Spectacles et concerts ◄

Écully – Musical : une saison artistique 2006-2007 dédiée à Beethoven 82

La première exécution mondiale du *Trio Hess 47*..... 85

Bonn : le bicentenaire de la création de *Fidelio*, version 1806 88

La "Cité des papes" accueille *Fidelio* 92

Un bien bon cru de *Fidelio* 2007 sur scène à Bordeaux..... 95

La Messe en Ut Opus 86 par les Chœurs de Lyon Bernard Tétu..... 98

Lyon 2006-2007 : une saison aux couleurs beethoveniennes 100

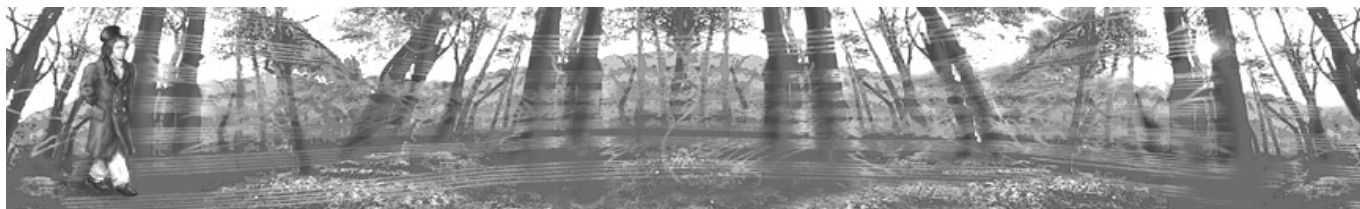
Wagner à Marseille : un festival de voix beethoveniennes 104

► La vie de l'ABF - Association Beethoven France et Francophonie ◄

L'ABF à Lyon : un séjour studieux, musical et amical 106

La richesse du dossier du présent numéro ne nous permet pas de publier la suite de l'article de Bernard Fournier sur la Missa Solemnis. Mais nous reprendrons cette étude dès le prochain numéro.





► Spectacles et concerts ◀

La "Cité des papes" accueille Fidelio



vignon, dimanche 14 avril 2007. En ce début d'après-midi, la Place de l'Horloge résonne, sous un soleil estival, des discussions joyeuses des promeneurs et des rires d'enfants sur le manège Belle-Époque.

Déjà, les marches de l'Opéra-Théâtre accueillent les premiers spectateurs. Ce jour-là, Fidelio revient à l'affiche, après plusieurs décennies d'absence.

Cette production de Jean-Claude Auvray, avait été présentée à Marseille en mars 2006 (voir Beethoven n°6, pages 87-88, l'article de J.M. Verdier), mais avec une autre distribution.

Un pays "universel" accueille le *Fidelio* qui nous est présenté ce jour-là : les murs gris béton de la prison, forment un univers carcéral récent, les armes et les costumes indiquent le XX^e siècle. L'opéra de Beethoven est intemporel et reste d'actualité, ce que souligne le metteur en scène dans le programme réalisé par l'Opéra-Théâtre d'Avignon (document par ailleurs sans grand intérêt, contrairement à celui de Marseille de l'année dernière). La preuve est faite depuis longtemps, et cela n'est pas nouveau, mais nous verrons les aménagements que Jean-Claude Auvray s'autorise.

L'orientation prise et qui sera conservée tout au long de l'opéra est de permettre au public de comprendre l'action. Certes, il y a des surtitrages mais, pour les personnes qui ne sont pas familières avec le thème ou les personnages, il n'est pas toujours aisé de savoir qui parle et de suivre le texte et la représentation en même temps. Ingénuement, la mise en scène va être démonstratrice : ce que le texte évoque, le jeu des acteurs va l'accentuer afin que chacun puisse comprendre les intentions des personnages. C'est ainsi que, peu après les premières notes de l'*Ouverture de Fidelio*, Leonore apparaît devant la prison, sa valise en carton à la maison. Elle va se changer et devenir Fidelio, effectuant sa mutation en préambule du récit. C'est tout à fait pédagogique et l'idée est louable mais, à ce moment, plus personne n'écoute l'ouverture : on l'entend, comme un support à l'image. Il est vrai que le public s'ébroue lorsque les deux ouvertures sont jouées - l'*Ouverture de Fidelio* et l'*Ouverture de Leonore III* avant le final – et semble

incapable d'écouter et d'apprécier la musique, sans la vue des instrumentistes, installés dans la fosse, ou du décor, derrière le rideau de fer représentant le mur extérieur de la prison. Tout naturellement, l'agitation s'apaise dès l'arrivée d'une silhouette sur scène. Ce constat terrible et terrifiant donne raison à la mise en scène qui profite de ces deux instants pour être démonstrative et pédagogique. Pourtant, une ouverture devrait demeurer avant tout une grande geste présentatrice d'un opéra, qui s'apprécie et se savoure en préambule de l'histoire.

Puis, le rideau s'ouvre sur un univers carcéral oppressant : tout y est gris et les gardiens sont nombreux et armés. Le ton est donné avec efficacité : un prisonnier, décédé récemment, est porté à travers la scène. Ici, nous sommes dans l'antichambre de l'enfer.

Les premiers airs sont enjoués et guillerets, comme il se doit, et teintés d'humour. Jaquino n'est pas un rôle très valorisant, et le jeune Florian Laconi est parfois couvert par l'orchestre. Mais il parviendra, au fur et à mesure que l'opéra avance, à occuper sa place.

La très bonne surprise vient d'Anne-Catherine Gillet qui est une remarquable et extraordinaire Marcelline, alors que c'est une prise de rôle ! Elle apporte son talent, sa fraîcheur et elle rayonne tout au long des scènes "légères". Sa voix claire, limpide, sans jamais être excessive, nous livre d'exceptionnels moments musicaux. Nous sommes certains de l'entendre à nouveau : son jeune âge nous laisse présager encore bien des grands rôles pour cette virtuose talentueuse.

Seconde surprise des plus agréables : Rocco, dont le rôle est tenu par Nicolas Cavallier qui interprète cet emploi pour la première fois également. "Révélation Musicale" de l'année 1998 du *Grand Prix de la Critique*, le jeune basse est bien grîmé et campe un Rocco très convaincant. Sa voix chaude et assurée est superbe sur toute la gamme de son rôle, il chante sans excès et avec aisance. Quel talent ! Son Rocco est un homme solide, effrayé par le gouverneur mais droit.

C'est Janice Baird qui incarne Leonore – Fidelio. Connue pour ses grandes incarnations, sa technique et sa puissance sont appréciés de tous. Nous nous associons aux éloges à deux petites exceptions près. Tout d'abord une faiblesse dans *Abscheulicher !* qui la fera redescendre de quelques tons lors des notes les plus aigües. Cet air exigeant vocalement et de longue durée est un supplice pour les cantatrices et, ce jour-là, pour Janice Baird. Ensuite, les solistes, dans leur ensemble, auront à cœur de jouer ce qu'ils chantent et ils y parviendront avec beaucoup de conviction, un véritable plaisir ! Seule Fidelio aura du mal à se libérer de sa passivité : elle chantera souvent debout, face au public, dans une posture sans cesse répétée, les mains formant presque en cœur devant elle. Avec une voix équilibrée et forte, elle tiendra cependant sa partie, musicalement, avec beaucoup d'efficacité et surtout de conviction, ce qui est loin d'être négligeable.

L'éternel problème de Fidelio est que personne ne peut croire véritablement que Leonore puisse être considérée un instant comme étant un homme. Janice Baird est une belle femme, ce qui rend le subterfuge plus difficile encore, mais elle fera tout son possible pour jouer le rôle, de manière touchante et assez convaincante.

Lorsque Don Pizzaro arrive sur scène, il est précédé d'une bande d'hommes encagoulés et armés et de deux gradés en tenue de combat... bordeaux, le capitaine portant des lunettes de soleil, probablement pour orienter nos pensées vers des pays d'Amérique du Sud et leurs milices militaires ou privées. Ils sont violents avec les prisonniers, serviles avec leur hiérarchie, agressifs avec les gardiens de la prison. Curieux contraste : l'arme avec laquelle le gouverneur s'apprête à tuer est un fort vulgaire couteau à cran

d'arrêt, comme s'il était une petite frappe des rues. Là encore, tout est très démonstratif, manichéen : ce sont les "mauvais", aucun doute pour le spectateur. Werner van Mechelen assure le rôle de Pizzaro sans effort apparent, d'une voix assurée.

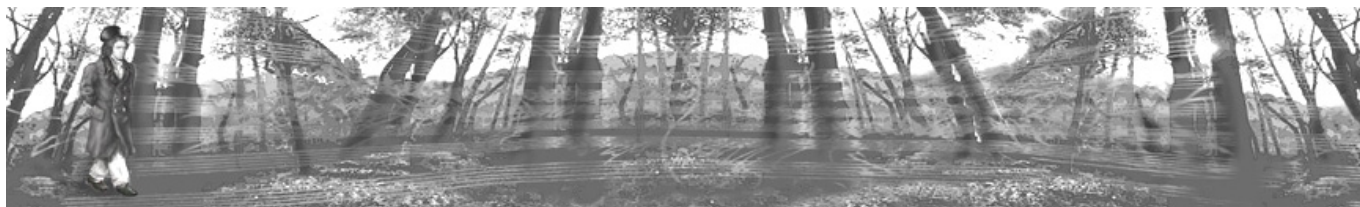
Le chœur de prisonniers dégage une impressionnante émotion, avec une belle harmonie. Là encore, leur jeu, mais aussi leur maquillage font sensation : ils ont un teint de craie, dû à la privation de la lumière. L'un deux ne supportera cette émotion trop forte et les gardiens emporteront son corps anéanti à force de privations.

Enfin, ce premier acte nous livre encore deux moments délicieux où la mise en scène est appropriée, judicieuse et pertinente : Marcelline, distribuant du pain aux prisonniers, et Fidelio s'interposant entre Pizzaro et Marcelline, qui voulait protéger son père face au gouverneur tyrannique. Une annonce judicieuse du second acte.

Ce second acte s'ouvre sur un réduit minuscule : le cachot de Florestan. On se surprend à se demander si toutes les personnages vont tenir dans un réduit aussi petit, suspendu à quelques mètres au dessus du niveau habituel de la scène. Tout le tableau se déroulera dans la pénombre : les spectateurs ont froid avec le prisonnier. John Keyes, est convaincant dans son rôle. Il chante son air, allongé de tout son long, n'ayant pas la force de se lever. La voix du ténor américain est toujours juste, impressionnante de clarté et de chaleur.

Tout est bien en place pour la grande scène (Acte II, scène 3) « *Töt erst sein Weib!* ». Mais, que se passe-t-





il ? Pourquoi l'émotion n'y est-elle pas ? Est-ce l'Orchestre lyrique de région Avignon-Provence qui a une faiblesse malgré la conduite rigoureuse d'Emil Tabakov ? Sont-ce les quatre solistes, pourtant tous de grande qualité, qui ne semblent plus être "ensemble" mais chantant chacun pour soi ? La question reste posée, mais nous sommes privés de l'un des grands moments de l'opéra. La suite respecte les didascalies, ce qui n'est pas si courant : Florestan et Leonore sont bien dans les bras l'un de l'autre quand il le faut et, une fois encore, la direction d'acteurs respecte leurs textes et les met en valeur.

Puis vient l'*Ouverture de Leonore III*. Elle trouve bien sa place et permet le changement de décors. Le rideau de fer, vu lors de l'*Ouverture de Fidelio*, est de nouveau baissé sur l'avant de la scène. Une à une, des femmes



arriveront devant le mur métallique et, après moult hésitations, y écriront leur désespoir universel face à la violence tyrannique et arbitraire : « *Freiheit* », « *Libertad* », « *Freedom* », « *Svoboda* »... Puis, toutes ensemble, elles taperont sur le mur de métal jusqu'à l'ouverture de celui-ci sur la scène finale. « *Liberté* » est inscrit en fond de scène. Ainsi donc, le message est clair pour les tyrans : chaque femme de prisonnier est un *Fidelio* en puissance. C'est un choix en harmonie avec les orientations du metteur en scène : tout le monde est une Leonore, un *Fidelio* en puissance.

Les femmes retrouvent leurs amis, certains tiennent une photo de leur époux disparus, en un hommage muet au combat des *Mères de la place de Mai* en

Argentine, et ailleurs. Malheureusement, alors que le message est puissant, le grand chœur n'est pas en mesure et les choristes ne chantent pas ensemble. Nous assistons alors à la scène la moins réussie de la représentation. Quel dommage pour ce grand final !

Alors que l'opéra se termine, que la dernière note a été jouée, Rocco et Jaquino restent sur scène, et le metteur en scène imagine la suite. Oui, vous avez bien lu : Beethoven revu par Auvray. Don Fernando, rôle tenu par Jean Teitgen, revient avec son équipe de brutes militaires, les mêmes qui ont servi Don Pizzaro, avec ses propres prisonniers politiques... et il menace Rocco d'une arme ! Fin. Ou plutôt : "nouvelle fin"...

Que le siècle dans le quel nous vivons nous montre qu'une vigilance permanente est nécessaire et nous prouve qu'une victoire ne permet pas de penser que la justice règne, le message est juste et pertinent. Mais dans le programme, Jean-Claude Auvray écrit pourtant « [*Fidelio*] est un message d'aujourd'hui, un *Hymne à la Vie* » puis plus loin « *Il faut vivre à tout prix, et espérer* ». Alors pourquoi cette scène qui tend à prouver le contraire, qui veut démontrer que, de toute façon, qu'importe le nombre de Leonore, rien ne change, rien ne changera et qu'un tyran en remplacera un autre ? Est-ce là tout l'espoir qu'il convient de représenter ? Assurément non. Cette attitude est prétentieuse et en tout point opposée à la lettre et à l'esprit combatif autant que fraternel de Ludwig van Beethoven.

Le bilan est clair : la mise en scène fourmille, certes, de bonnes idées. Cependant, plusieurs partis pris relèvent de la psychanalyse collective plus que de l'Art. La distribution, de grande qualité, avec de nombreux talents reconnus ou prometteurs, aura servi l'œuvre avec talent et brio. Merci, merci à Raymond Duffaut, conseiller artistique, qui a réalisé cette sélection de grands artistes.

Dominique PRÉVOT
Photos : Opéra d'Avignon